

# LECTURES

Nouvelle série  
Vol. 4 - No 14  
Montréal, 15 mars 1958

## Étude critique

### “Notre Grande Aventure” <sup>(1)</sup>

Du premier voyage de Jacques Cartier jusqu'à la découverte de l'océan Pacifique par une route canadienne, il s'est écoulé près de trois siècles. C'est alors seulement que l'on a connu l'ampleur de notre pays. Les Français avaient exécuté les trois quarts de ce travail; mais dans leurs efforts, ils étaient descendus jusqu'au golfe du Mexique, inscrivant ainsi sur les cartes tout le centre des États-Unis.

Ce sont les voyages de ceux-ci que le chanoine Lionel Groulx a voulu raconter, sous le titre de *Notre grande Aventure*, dans un beau livre cartonné, conçu et exécuté chez Fides, pour la simple lecture ou pour l'enseignement. Dans l'avertissement, il nous communique son dessein: «*Voici un sujet qui, toute ma vie d'historien, m'aura hanté l'esprit... La construction de l'empire français reste assurément l'un des faits étonnants de l'histoire coloniale de l'Amérique du Nord. Fait merveilleux par les dimensions de l'entreprise, par l'infime poignée d'hommes qui l'ont accompli, par le type humain qui s'y est forgé...*». Une phrase du marquis de Mirabeau en 1759 confirme ce point: «*Je doute que l'histoire ancienne ni moderne fasse mention d'aucun exemple d'opiniâtreté, d'audace et de constance qu'on puisse mettre à côté de la découverte et traversée de cet univers du nord au sud, de l'embouchure du fleuve St-Laurent à celle du Mississipi par l'intérieur des terres*».

Pour construire cet ouvrage, l'auteur a utilisé en bonne partie des pages ou des chapitres extraits de ses cours non publiés encore et quelques extraits de ses conférences ou discours. Il avait projeté un ouvrage plus cohérent, plus organique, mais celui qu'il publie a de grands mérites et il forme une suite continue qui nous mène jusqu'à la fin du régime français. De plus, des textes originaux rédigés par les découvreurs ou des tierces

personnes viennent parfois à la fin des narrations et fournissent une documentation dont la lecture est agréable et facile. Un index, de nombreuses notes et références, complètent l'appareil bibliographique.

Sans aucun doute, il est difficile de se représenter cette époque où l'on ne connaissait de l'immense continent américain que le littoral où l'on avait d'abord abordé. On crut tout d'abord qu'il était très mince et que l'océan Pacifique s'atteindrait en très peu de temps. La moindre baie profonde ou un grand cours d'eau conduirait facilement au pays des épices. La terre que l'on rencontrait avait certainement son prix mais c'était le pas-

sage qui hantait les esprits. De la Floride aux glaces du Nord, on le chercha avec une patience extrême. Par l'Hudson, les Anglais ne s'enfoncèrent pas loin dans l'intérieur, c'est par le Saint-Laurent qu'on put pénétrer très loin, jusqu'à Québec, jusqu'à Montréal, jusqu'aux Grands Lacs. Mais à toutes les étapes, la



Photo prise lors du lancement de *Notre grande Aventure*. — De gauche à droite: le R.P. Paul-A. Martin, c.s.c., M. le chanoine Lionel Groulx.

(Suite à la page 210)

# LECTURES

REVUE BI-MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

## SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

Direction: R. P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Rédaction: Rita Leclerc

Abonnement annuel: \$2.00

Etudiants: \$1.00

Le numéro: \$0.10

FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Plateau 8335

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe.  
Ministère des Postes, Ottawa.

(Suite de la page 209)

même énigme se posait, le même mystère planait sur l'ouest lointain. Le continent n'en finissait plus d'ouvrir de nouveaux horizons et de présenter des paysages nouveaux.

Doués de plus d'imagination peut-être, ou avantagés par le système fluvial du Saint-Laurent, les Français sentirent plus vivement que les Anglais l'appel des contrées inconnues. De bonne heure, il se forma chez eux deux types sociaux qui devaient souvent conjurer leurs efforts pour les inscrire sur la carte et atteindre les confins lointains qui deviendraient vite une obsession.

L'un de ces types fut le missionnaire d'alors. Récollets d'abord, Jésuites ensuite, ils portaient en eux toute la force d'expansion d'un immense mouvement mystique qui emportait alors la France. Les catholiques se jetaient à l'assaut du monde. Le zèle de la maison du Seigneur les dévorait. Pour en bien juger, il faut avoir lu certaines pages des *Relations des Jésuites* annonçant la découverte de tribus nouvelles et conviant les ouvriers à la moisson du Seigneur. Cette énergie apostolique se manifesta dans maintes découvertes et dans l'établissement de missions.

L'autre type est celui de l'explorateur qui peut être un interprète, un coureur des bois, un chargé de mission par l'Etat, un homme d'envergure qui trouve le moyen de financer une expédition lointaine. Des intérêts matériels inspirent ou favorisent ces courses, mais le souci d'ouvrir un monde à la propagation de la foi ou de trouver un empire immense à la

France, est souvent visible et net.

Explorateurs laïques ou explorateurs religieux apprennent vite à se servir du canot indien et à vivre sur le pays de chasse et de pêche tout en pagayant vers les destinations nouvelles. Ils peuvent ensuite s'avancer à l'infini dans le pays. Seule, l'hostilité des tribus est un obstacle. Cette existence en plein air, dans des conditions dures, au milieu des difficultés de la navigation, forme une race rugueuse dont le plus célèbre représentant est peut-être Radisson. Mais à mesure que les années passent, que les découvertes se font plus amples, ces hommes s'éloignent de plus en plus de leurs bases et leurs parcours sont de plus en plus longs; ils rament et ils *portagent* pendant des mois et pendant des saisons. Et alors l'entreprise devient d'une difficulté inouïe.

Le chanoine Lionel Groulx raconte cette exploration incessante qui se poursuit pendant tout le régime français. Il en marque bien les étapes successives. A chacune d'entre elles s'attache le nom d'un ou de plusieurs hommes. Chemin faisant, l'auteur nous donne d'eux des portraits en relief et très vivants. Il énumère les difficultés qu'ils ont rencontrées, soit dans les cercles administratifs, soit en cours de route, les chances ou malchances qui se sont attachées à leurs pas. Il s'ingénie à décerner à chacun la part de mérite qui lui revient; s'il diminue par exemple celle de La Salle que des admirateurs trop zélés avaient indûment enflée, il ne lui refuse pas ce qui lui est dû.

Ces odysées, ces périple qui ont conduit

(Suite à la page 220)

### Index des auteurs recensés dans ce numéro

BERTRAND (T.), p. 218-219

BOUESSE (H.), p. 216

CARON (E.), p. 218-219

CHARTIER (Mgr E.), p. 211-212

CHOQUETTE (R.), p. 213-214

CORTE (M. et M. de), p. 218

GROULX (L.), p. 209-210 et 220

LEFEBURE (N.), p. 217

SAGAN (F.), p. 221-223

VENZAC (G.), p. 215-216

Publication approuvée par l'Ordinaire

# Littérature canadienne

## Étude d'auteur

### Mgr Émile Chartier

Universitaire de grande classe, l'un des premiers dont le Canada français s'est à juste titre enorgueilli, monseigneur Emile Chartier doublait, le 18 juin 1956, le cap de ses quatre-vingts ans. Aujourd'hui encore, malgré ses quatre-vingt-deux ans bientôt, il continue à déployer une exceptionnelle et admirable activité dans le monde des lettres et de l'enseignement supérieur au Canada. Pendant trente ans l'un des animateurs de l'Université Laval de Montréal devenue subséquemment l'Université de Montréal, il a su, en ces toutes dernières années, soutenir son rôle prépondérant dans la fondation de l'Université de Sherbrooke et en demeurer l'un des maîtres-consultants. Comment résumer très succinctement la vie et l'œuvre d'un pareil personnage ?

Né à Sherbrooke, le 18 juin 1876, du mariage d'Étienne Chartier, avocat, et d'Henriette Blondin, élevé par une seconde mère, une Irlandaise celle-là, Emile Chartier fréquenta d'abord, de 1882 à 1886, l'école des Frères du Sacré-Cœur, à Sherbrooke. En 1894, une fois ses études secondaires terminées, au séminaire de Saint-Hyacinthe, il commença, dans la même maison, ses études ecclésiastiques que couronnèrent des études supérieures à Rome, de 1903 à 1905, à Athènes en 1905, en Sorbonne et à l'Institut catholique de Paris, de 1905 à 1907.

Dès 1907, l'abbé Chartier pouvait donc produire les titres que voici: doctorat en philosophie de la Propagande, à Rome (1904); doctorat en S. Thomas de la Grégorienne, à Rome (1905); licence ès lettres de la Sorbonne en 1906. Ultérieurement, monseigneur Chartier réussit à moissonner d'autres lauriers académiques: doctorat ès lettres (Montréal, 1936); LL.D. (McGill, 1921, Queen's, 1923, Montréal, 1945, Sherbrooke, 1953).

Muni de tant de parchemins universitaires, l'abbé Chartier ne s'éternisa pas dans l'exercice des modestes fonctions de professeur de rhétorique au séminaire de Saint-Hyacinthe. En 1914, la confiance de Mgr Bruchési l'in-

vestit du haut poste de secrétaire général de l'Université Laval de Montréal; en outre, on lui confia, dans la même maison, la chaire de littérature française. En 1920, il devenait à la fois vice-recteur, doyen de la Faculté des lettres et professeur des littératures grecque, française et franco-canadienne, à la nouvelle Université de Montréal. Il s'acquitta de ces importantes fonctions pendant près d'un quart de siècle, de 1920 à 1944. Usé par le travail et les soucis de l'administration comme de l'enseignement, il se retira alors à Sherbrooke, dans sa ville natale. Mais, loin de pratiquer la politique des bras croisés, il donna des cours de littérature française et grecque au Collège du Sacré-Cœur, et de littérature française à l'École supérieure. En 1959, il comptera soixante-cinq ans d'enseignement, record authentique et, si je ne m'abuse, l'un des premiers du genre chez nous. N'y aurait-il pas lieu de célébrer par des fêtes spéciales ces soixante-cinq années consacrées à l'enseignement secondaire et supérieur au Canada français ?

L'enseignement proprement dit ne pouvait, seul, canaliser l'activité débordante de monseigneur Chartier. Aussi bien se vit-il confier maintes tâches lourdes — et quelquefois ingrates, — maintes hautes missions qu'il sut remplir à la satisfaction de ses supérieurs et pour le plus grand bien de la gent étudiante au Canada français: directeur-fondateur de l'*Enseignement secondaire* (Québec, 1911-1916) et du *Collégien* (Saint-Hyacinthe, 1911-1914); directeur de la *Revue canadienne* (Montréal, 1908-1922) et de la *Revue littéraire d'Ottawa* (1910-1912); conférencier, désigné par Mgr Baudrillart, à l'Institut catholique de Paris, en 1920. De nouveau il fut appelé à professer une série de cours et conférences à Paris, mais cette fois à la Sorbonne, en 1927; c'est l'ACFAS qui l'en avait chargé. En 1919, 1920 et 1921, il fut délégué à Rome dans le dessein de résoudre la question de l'indépendance de l'Université Laval à Montréal; en 1918, élu président de la Fédération des universités canadiennes; en 1926 et en

1928, directeur des Voyages universitaires dans l'Ouest canadien.

Il reçut la prêtrise le 28 mai 1899. Chanoine titulaire de Montréal, de 1918 à 1944, il devint chanoine honoraire de Naxos, en Grèce, en 1909; de Chartres, en France, en 1931; de Montréal, en 1944. En février 1939, S.S. Pie XI lui conférait la dignité de prélat domestique.

Il fait partie de nombreuses sociétés savantes dont les plus célèbres sont l'*Association des Etudes grecques* de Paris, la *Society of Hellenic Studies* de Londres et la *Société royale du Canada*. Collaborateur de presque tous les périodiques culturels du Canada français et bon nombre de publications étrangères, il publie encore, dans la revue *Lectures*, de Fides, de substantielles et savoureuses chroniques sur les « vient-de-paraitre » qui désormais abondent au Canada français.

En 1911 paraissait le premier ouvrage du chanoine Chartier: *Pages de combat*, que le regretté Edouard Montpetit a ainsi caractérisées: « Le combat que soutient M. Chartier est plutôt pacifique: c'est celui des idées... Professeur de littérature, il pénètre dans le jardin des classiques. Il y cueille des fleurs avec discernement, il en groupe harmonieusement les teintes et les apporte à ses élèves, simplement, sans les nouer, comme elles sont: pénétrées d'un parfum délicat. » Ce coup d'essai si prometteur fut suivi de travaux plus vastes et d'authentiques réussites, fruits de la maturité: *Art de l'expression littéraire* (1916); supplément au *Manuel de littérature française* de Calvet (1923); direction et rédaction de l'*Encyclopédie de la jeunesse* de Grolier, 3e édition (1923-1945); *Breviaire du patriote canadien-français* (1925); *Poésie grecque* (1948); *Lectures littéraires*, 4 volumes (1948). N'oublions pas surtout ce qui demeure jusqu'à ce jour l'œuvre maîtresse de monseigneur Chartier. Il s'agit, on l'a deviné, de sa *Vie de l'esprit français au Canada* de 1534 à 1940 (1941), vaste enquête sur nos lettres, la plus objective et la plus complète qui ait été publiée jusqu'ici au Canada français. Elle se compare très avantageusement à certains récents manuels, rendez-vous d'une multitude de péchés d'omission et de commission.

Après une si active carrière, monseigneur Chartier avait conquis le droit de déposer les armes et de dire: *Cursum consumavi*. Ce serait bien mal le connaître que de lui prêter de pareilles intentions. Doté d'une éternelle jeunesse, que renouvelle une quotidienne activité intellectuelle, monseigneur Chartier a, tout prêts pour l'impression ou en cours, quatre importants ouvrages: la partie canadienne

du *Dictionnaire des Lettres* de Mgr Grete; *Histoire de la littérature canadienne-française* de 1534 à 1952; *Crémazie*, vie et choix des œuvres avec annotations; *Grammaire du grec classique*, réclamée par l'Ecole normale supérieure de Paris (section Lettres).

L'un des pionniers de la critique littéraire au Canada français, monseigneur Chartier a acquis, au commerce des classiques et des meilleurs écrivains contemporains, des qualités rares. Elles ont fait de lui, aujourd'hui encore, un guide autorisé et sûr. Le français est la langue des idées claires et du parler franc; c'est aussi sa langue. Toute sa vie d'écrivain est une perpétuelle protestation contre l'anarchie du langage individuel et incommunicable à autrui, contre l'écriture automatique et invertébrée, contre ces drôleries typographiques que constituent les gribouillages de certains pseudo-poètes soi-disant d'avant-garde. Il n'a jamais identifié primitivisme véritable et primitivisme décadent. Il souscrit sans réserve à la récente déclaration du cardinal Constantini: « Ne confondons pas modernité et monstruosité: le balbutiement d'un enfant nous enchante, mais celui d'un vieillard est pénible ». Il n'attife pas ses mots; il n'adonise pas son style; il dédaigne les fioritures et fuit l'effet; il n'écrit rien qui ne soit dans la ligne du bon sens. Sa langue sobre, directe, claire — à un moment où il est, hélas! de mode de sacrifier au jargon obscur et au débrillé — honore la culture française au Canada. Puisse ce grand ami durer assez pour avoir le temps de publier les quatre œuvres ci-haut mentionnées!

\* \* \*

*SOURCES A CONSULTER.* — *Le Propagateur* [P.C.]. Article d'Edouard Montpetit. Bulletin no 21, 1912. — Bruchési (Jean), *Jours éteints* (le dernier chapitre est consacré aux cours professés en Sorbonne, en 1927). 1928. — Montpetit (Edouard), *Souvenirs - aller et retour*. Vol. III - (Au sujet du voyage à Rome, en 1921). Montréal, Thérien, 1955. — Maura (Olivier), p.s.s., *Brièvetés*. (L'auteur y campe le portrait de deux guides de la jeunesse: l'abbé Chartier et l'abbé Groulx.) — *Revue canadienne*, 1920-1922 (les 10 leçons du cours professé, en 1920, à l'Institut catholique de Paris). — *Revue dominicaine*, novembre 1941; article du R. P. Papillon, o.p., à propos de *Vie de l'esprit*. — Dain (Alphonse), *Bulletin Budé*. Paris, juin 1948. — Laplante (Rodolphe), *Action catholique*, 9 décembre 1947. Ces deux derniers articles se rapportent à *Poésie grecque*.

Séraphin MARION

## “Élise Velder”<sup>(1)</sup>

Lorsqu'on reçoit ce bouquin et qu'on en fait le tour, l'observation suivante nous vient à l'esprit: « Volumineux ce roman! » Au Canada français, nos romanciers ont le souffle court, leurs ouvrages se limitant aux dimensions de la nouvelle. Les conceptions d'envergure excèderaient-elles leurs capacités? Les matériaux leur manqueraient-ils pour concevoir et parachever une œuvre imposante? Il ne s'agit pas de tolérer le délayage. Au contraire. Telle la dent dans le train d'engrenage, chaque incident, chaque observation de l'auteur doivent assurer un progrès dans le déroulement du récit.

Choquette ne marda pas avec son lecteur. Malgré ses 334 pages bien remplies, on serait bien embarrassé pour déterminer, dans ce roman, un paragraphe à biffer, encore plus pour supprimer une séquence. Pourtant, on présume ce que certaines coupures ont dû exiger de renoncement de la part de l'Auteur, qui a tenu les ondes plusieurs années avec ce roman-fleuve. Choquette a su, avec dextérité, élaguer, émonder et ne retenir que l'essentiel, mais tout l'essentiel d'un scénario aux multiples cahiers. Libéré des servitudes syndicales envers ses artistes du studio — servitudes fort compréhensibles par ailleurs — Choquette sait donner son congé à un personnage devenu encombrant ou inutile, personnage qu'il lui faut remorquer une moitié de saison et plus à la TV. On conçoit alors que le roman, s'il reste fidèle à l'ossature du programme radiophonique — et même télévisé pour ce qu'on en a vu — s'en écarte parfois sensiblement dans ses détails. Et c'est très heureux. Le roman acquiert un élan, une unité et une puissance qu'on ne lui connaît pas sur les ondes.

On eût été justifié d'appréhender un texte cousu de dialogues empruntés à la « Pension Velder » des émissions radiophoniques. L'auteur a habilement contourné l'écueil. Considérations, narrations et dialogues alternent avec naturel et aisance, au point qu'on croirait les textes donnés sur les ondes tirés du roman écrit, alors que l'inverse s'est produit.

L'expérience radiophonique a eu chez Choquette ses bons côtés. Pendant plusieurs années, celui-ci a vécu dans un commerce quotidien avec ses personnages. Il a fini par

les connaître comme sa propre conscience. Leur caractère, leur tempérament, leurs réactions, leurs attitudes n'ont plus de secret pour lui. Il confère à chacun une personnalité bien propre. Les contours sont nettement accusés. Les silhouettes ont le relief lumineux des individus aperçus à contre-jour. Il n'est peut-être pas un autre roman, chez nous, dont la psychologie du personnage ait été aussi étudiée et scrutée. Le réalisme et le naturel étonnent, émerveillent. Choquette a créé de vrais types humains auxquels on accolerait des noms connus. Les plus typiques, les mieux caractérisés, sont Philidor Papineau, Mlle Laviolette, J.-B. Latour, Hermine Latour et Mme Velder.



Photo prise lors du lancement d'*Élise Velder*.  
De gauche à droite: le R.P. Paul-A. Martin,  
c.s.c. et Robert Choquette.

Il y aurait une étude extrêmement intéressante à tenter sur la connaissance de son personnage chez Robert Choquette. Cette connaissance profonde concourt puissamment à préciser les traits des individus mis à contribution. On la décèle jusque dans l'attitude et le tour des réparties de chacun. Papineau a le dialogue imagé, coloré, jovial du voyageur de commerce qu'il est. Mlle Laviolette a appris, auprès de ses clientes, sans doute,

l'art du potinage; elle sait, avec une astuce bien féminine, insinuer des doutes qui vont multiplier les points d'interrogation dans l'esprit de ses auditeurs. J.-B. Latour a conservé la rondeur, l'ouverture, la franchise de ses origines terriennes. Il parle « la langue concrète, imagée, souvent archaïque » des paysans. Il a leur « sens de l'humour », il met, comme eux, son « intérêt dans les faits plutôt que dans les idées, dans les résultats pratiques plutôt que dans les principes ». Les expressions, les images sont du cru, conformes à la tournure d'esprit de ceux qui les emploient, à leur caractère; elles s'inspirent de leur occupation, de leurs préoccupations et du milieu qui est le leur. La couleur locale est forte et l'élan du récit ne faiblit jamais. Sans doute, la trame de ce roman a subi l'épreuve, pendant plusieurs saisons, à la radio; on conçoit que l'Auteur ait approché du chef-d'œuvre dans la composition et l'ordonnance de son récit.

Ajouter que Robert Choquette a la plume facile est superflu. Il écrit une phrase variée, très variée, il se renouvelle à volonté et avec aisance. Mais cette facilité ne va pas sans danger. Il faut avoir l'esprit aux aguets. Je ne voudrais pas chicaner l'Auteur pour des oublis plutôt rares dans les deux premières parties du volume. Mais on relève des imprécisions, des impropriétés de termes, et même des lourdeurs:

« Il comprit qu'elle faisait une question, et laquelle, et il s'empressa d'y répondre... » (p. 102).

« Point n'était besoin de raisonner cela qu'elle savait comme on sait qu'on respire... » (p. 301).

« N'affirme-t-on pas que l'artiste qui reprend la même toile, jamais il ne retrouve... »

« Les lents passants économes... » (p. 252).

On peut aussi reprocher à l'Auteur un certain manque d'uniformité dans le dialogue qu'il prête à ses personnages, une fidélité excessive à leur massacre occasionnel de la grammaire:

« Je te savais pas à la maison... »

« J'aimerais de vous présenter ma mère... » (p. 134).

Les images, chez Robert Choquette, sont simples, empruntées au fait divers, très personnelles et d'une heureuse originalité:

« La foi catholique, chez vous autres, les jeunes, c'est devenu comme une dent qui branle... » (p. 321).

« C'était un de ces matins d'hiver où le ciel est couleur de fumée. Le soleil frileux s'y cache; c'est lui, cette tache blanchâtre, cette ampoule électrique allumée en plein midi... » (p. 295).

« Des hauts vitraux, la lumière du jour tombait en colonnes obliques. Les rangées de bancs ainsi touchées semblaient de métal, tant ils resplendissaient. De temps à autre, quelqu'un qui faisait le chemin de la croix se trouvait agenouillé au pied d'une de ces bandes de lumière, et cela évoquait les gravures du grand catéchisme en images... » (p. 260).

On trouverait des pages d'anthologie dans ce roman, des pages d'un réalisme saisissant et d'une intensité d'émotion rare. Qu'on relise les scènes suivantes: la fuite éperdue d'Alex pour échapper au filet de la police; Elise dialoguant avec Marcel sur un amour qu'elle ne croit plus possible; la visite inopinée de Magloire Couture, etc.

Jules CLEMENT

(1) CHOQUETTE (Robert)

ELISE VELDER. Roman. Version nouvelle. Montréal, Fides [c1958]. 334p. 22cm. (Coll. *La Gerbe d'or*). \$3.00 (frais de port en plus)

Adultes

## Nouvelle présentation

Coll. Les Maîtres de la spiritualité

# Imitation de Jésus-Christ

Traduction de LAMENNAIS

avec réflexions à la fin de chaque chapitre

3<sup>e</sup> édition

12<sup>e</sup> mille

383p. 16cm. Relié

Nouvelle présentation avec couverture plastique rouge.

\$2.00 (par la poste \$2.10)

CHEZ FIDES

# Littérature étrangère

## Étude critique

### “Jeux d'ombre et de lumière sur la jeunesse d'André Chénier” <sup>(1)</sup>

De tous les plans qui s'offraient pour traiter ce sujet presque inédit, l'auteur, nous semble-t-il, a choisi précisément celui qui convenait le moins: l'enfance en Grèce, la première éducation en Languedoc, l'adolescence au collège Navarre de Paris. A cause de ce choix, qui entremêle sans cesse à l'histoire de la jeunesse d'André Chénier celle de tous les membres de sa famille, les mêmes faits reviennent jusqu'à cinq reprises, appuyés chaque fois sur les mêmes documents confirmés, eux, par les mêmes renvois ou notes. On eût évité, à notre sens, ces redites agaçantes en concentrant, dans une première partie, tout ce qui concerne le reste de la famille et en réservant, pour une seconde partie, tout ce qui se rapporte à André Chénier seul. On pouvait d'ailleurs garder ici les trois divisions actuelles du volume.

Mais ce volume, en quel style il élucide (*jeux de lumière*) ou non (*jeux d'ombre*) les questions traitées ! Voici un exemple, commentant un mot de Hérédia (p. 266, cf. p. 54, 77, 192, 248, 261, 299): « Poète en effet, et tout est dit. L'un sait ses mots, l'autre ses métaphores, l'autre sa musique, l'autre ses orchestrations. Ouvriers. Artisans. Ouvriers habiles, peut-être, et artisans supérieurs. Mais ouvriers. Eux, leurs outils, leurs œuvres, ce qui fait trois. Chénier n'a pas, il ne fait pas, il est. » Etc. Lisons encore ces phrases: « Coiffées parfois du plus original chapeau, on peut dénombrer tant d'autres de ces originales tourelles » (p. 139) — « Il le répète avec trop d'insistance pour ne pas la lui accorder » (p. 263) — « Friand d'éditions savantes... il s'est plongé tout au long de sa vie... il écrit au citoyen Brodelet... il a toujours fait son gibier de la science des savants en-us » (p. 270). Ce déhanchement des propositions et ces coupes hocquetantes eussent horripilé nos vieux maîtres de l'Institut catholique de Paris (1905-1907): le cardinal Baudrillart, M. Georges Le Bidois, les abbés Ragon, Bertrin, Klein et Bousquet. Si l'auteur use de ce

style « asyndétique » devant ses élèves, on se demande ce qu'ils peuvent bien comprendre. Et pourtant, comme il sait être clair quand par exemple il décrit les îles de l'Egée ou la Corne d'or ! (p. 27, 103, 111, 120, 135, 149).

Ces observations faites, on a plaisir à proclamer tout ce que l'ouvrage apporte de nouveau sur l'enfance et la jeunesse d'André Chénier. L'auteur avait à sa disposition une mine à peu près inexploitée: les papiers Chénier déposés à la bibliothèque de Carcassonne. Il en a tiré ce qui peut se ramener à une double démonstration: la coexistence chez le poète de caractères absolument antithétiques (p. 166, 287); la conception toute personnelle que ce dernier se faisait de son art (p. 152, 162-163, 261).

Si on en juge par les documents ici produits, Grec par sa grand'mère Elisabeth Petrie, Chénier, malgré ses affirmations, ne l'était pas par sa mère Elisabeth Lhomaca, une Levantine et donc une Latine, toutes deux épouses de Français. Il y a pour lui deux Grèce (p. 41, 76, 112): celle de Constantinople et des îles, où il passa ses trois premières années; celle des poètes, Homère, Théocrite, Archiloque, l'Anthologie, toutes œuvres qu'il savait presque par cœur. A cette première influence, tout hellénique, s'ajoutèrent son éducation en Languedoc et dans l'Aude, ses études secondaires au collège de Navarre (p. 246) à Paris. Ces influences diverses expliquent les « coexistences antithétiques » que l'on découvre à toutes les étapes de sa vie: croyance religieuse, libertinage, athéisme, « philosophie », passion des sciences et des lettres, attachement aux souvenirs pieux de l'enfance, à Voltaire, plus encore à Montesquieu, Buffon et Bailly (p. 134, 177, 204-206, 294). Il résulta de tout cela une sorte d'encyclopédiste conforme à l'ambition qu'il avait un jour exprimée en ces termes (p. 287):

*Tout apprendre, tout lire.*

*Tout voir, aller partout, tout savoir et tout dire.*

Quant au poète, on connaît son rêve: être « l'Homère des modernes », mais

*Sur des pensers nouveaux faire des vers antiques.*

Et ce fut son triomphe de ressaisir, à travers les poètes de la Grèce, la mélodie perdue et de la rendre au vers français dans les *Jambes*, les *Bucoliques* et les *Elégies*. De cette mélodie, qui a d'ailleurs disparu avec Chénier, l'auteur multiplie les exemples tout au long de son livre. Celui-ci, qui enchantait Hérédia (p. 278), suffit sans doute:

*O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,  
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.  
Adieu, mon Clinios, moi, celle qui te plus,  
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus!  
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,  
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,  
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours  
Nèère tout son bien, Nèère ses amours.*

Ces roucoulements élégiaques, associés aux tonnerres des *Jambes*, font comprendre qu'André Chénier ait pu être défini « le dernier des classiques et le premier des romantiques ».

De Chénier poète c'est bien l'image que nous semble dessiner le livre passionnant, mais difficile à lire de l'abbé Géraud Venzac.

Emile CHARTIER, p.d.

(1) VENZAC (Géraud), ptre

*JEUX D'OMBRE ET DE LUMIERE SUR LA JEUNESSE D'ANDRE CHENIER.* [Paris] Gallimard [c1957]. 332p. 19cm. (Coll. *Vocations*, VI). \$2.85 (frais de port en plus)

*Pour tous*

## Notices bibliographiques

### Religion (2)

BOUESSE (Humbert), o.p.

*LE SACERDOCE CHRETIEN.* [Bruges] Desclée de Brouwer [1957]. 208p. 20.5cm. (Coll. *Textes et Etudes théologiques*)

*Pour tous, mais spécialisé*

Ce traité considère le sacerdoce à tous ses degrés et selon toutes ses formalités, mais toujours en fonction de l'unique sacerdoce de Jésus-Christ. En effet, l'Auteur expose d'abord les ébauches du sacerdoce de Jésus-Christ sous la loi de nature et sous la loi ancienne. Il traite ensuite de ce même sacerdoce en Jésus-Christ lui-même, dans le sacerdoce ministériel des évêques et des prêtres, dans le sacerdoce royal des saints sur terre et au ciel. En fin de volume, nous trouvons vingt pages de notes et références très précieuses.

Comme cet ouvrage s'inscrit dans une controverse, du moins en ce qui concerne le sacerdoce des évêques et celui des prêtres, l'Auteur n'a négligé aucune précision doctrinale. Chaque fois que la chose a paru nécessaire, il a étayé ses affirmations de citations tout à fait autorisées. De plus, il a utilisé la formulation technique communément reçue dans l'Eglise, afin d'éviter certaines imprécisions ou équivoques, que l'on retrouve chez quelques auteurs ayant abor-

dé la spiritualité du clergé diocésain et que *L'Ami du Clergé* signalait déjà, il y a quelques années (57 (1947) 734).

Au sujet de la terminologie théologique, il convient ici d'apporter quelques directives de S.S. Pie XII. Dans l'encyclique *Humani generis*, le Souverain Pontife, tout en admettant que le langage philosophique et théologique soit susceptible de perfectionnement, affirmait que « le mépris des vocables et des notions dont se servent habituellement les théologiens scolastiques conduit spontanément à énerver la théologie ». C'est pourquoi il écrivait aussi qu'il est « de la plus grande imprudence de négliger ou de priver de leur valeur tant de notions importantes que des hommes de génie et d'une sainteté non commune, sous la vigilance du Magistère et non sans l'illumination et la conduite du Saint-Esprit, ont conçues, exprimées et précisées dans un travail plusieurs fois séculaire pour formuler toujours plus exactement les vérités de la foi » (*Doc. Cath.*, 47 (1950) 1158). S. Exc. Mgr Dell'Acqua, substitut de la Secrétairerie d'Etat au Vatican, rappelait ces mêmes vérités, le 5 août 1957, dans une lettre destinée à la XIIe session des Conversations catholiques internationales de St-Sébastien, dont le thème d'étude était: « Crise du langage et langage de l'Eglise » (Voir *Doc. Cath.*, 55 (1958) 141-142).

Quant à l'œuvre même du père Bouéssé, on peut dire que relativement rares sont les

études qui traitent de la spiritualité du clergé diocésain, en fournissant une doctrine aussi sûre. Sans doute, on aurait pu souhaiter une présentation plus méthodique; néanmoins, cette imperfection, due au fait que l'Auteur a rédigé ce volume en quatre mois, n'affecte en rien la doctrine, fruit de trente années de réflexion et d'études sur le sacerdoce de Jésus-Christ (p.9).

Comme il se doit pour quiconque veut faire œuvre spécifique de théologien, l'Auteur distingue clairement les dogmes, les doctrines communes dans l'Eglise, les opinions qui ne sont que probables et qui ne peuvent être imposées. En cela, l'Auteur est encore conforme aux directives données par S.S. Pie XII, lors du IV<sup>e</sup> centenaire de l'Université Grégorienne,

le 17 octobre 1953 (Voir *Doc. Cath.*, 51 (1954) 156). Le même Pontife revenait sur le même sujet, d'une façon très explicite, dans son radiomessage destiné à l'Association de la presse catholique des Etats-Unis, le 17 mai 1957: « Pour les questions sur lesquelles les docteurs divinement établis n'ont point prononcé de jugement — et ce champ est assez vaste et assez varié en dehors du domaine de la foi et des mœurs, — une libre discussion est parfaitement légitime et chacun peut avoir et soutenir son opinion personnelle. Mais à la condition que cette opinion soit présentée avec la réserve voulue, et que l'on ne condamne pas quelqu'un simplement parce qu'il ne partage pas notre opinion et encore moins qu'on mette en cause sa loyauté » (*Doc. Cath.*, 54 (1957) 718).

A cause de sa précision terminologique et de sa solidité doctrinale, l'œuvre du père Bouëssé est de nature à projeter une saine lumière sur les sujets traités.

Ovila MELANÇON

## Littérature (8)

LEFEBURE (Nadine)

*LES SOURCES DE LA MER.* Roman.  
Paris, Gallimard [1957] 285p. 18.5cm.

Pour tous

Sur la page de garde, dans notre exemplaire de ce roman, Nadine Lefebure a écrit ce sous-titre: « Histoire d'un bateau en route vers l'aventure ». En fait, plutôt que les aventures de son maître, c'est celles de l'*Oreus* que raconte ce livre; ce n'est pas l'homme qui guide l'esquif, c'est le yacht qui mène son pilote. Ou mieux, pilote et yacht sont tellement indentifiés qu'ils s'en vont tous les deux vers le même destin: le maître, vers la mer qu'il a juré de dompter un jour, le bateau, vers la mer aussi pour laquelle il a été gréé. Cette identification, qui s'accroît de chapitre en chapitre, opère chez le lecteur une véritable fantasmagorie.

L'histoire est simple. Malgré le fermier son père, qui voudrait en faire un bûcheron et un schlitteur comme lui, Hans apprend auprès du vieux Barrat le métier de charpentier. Une fois maître de son art, il quitte à jamais la ferme paternelle, achète un vieux yacht disloqué, le radoube en expert et, avec lui, s'élance, loin du lac voisin de chez lui, vers la mer qu'il veut voir et maîtriser.

Il y parvient après toute une série d'aventures où défilent toutes sortes de bateaux.

## Vient de paraître

# Elise Velder

par

**Robert CHOQUETTE**

Un roman dans lequel on retrouve les personnages familiers et attachants de la populaire émission de télévision "La Pension Velder".

336 pages. Format 5¾ x 8½

Collection **La Gerbe d'or**

Couvre-livre illustré en couleurs

**\$3.00** (par la poste **\$3.15**)

### Rappel

## OEUVRES POÉTIQUES

Coll. *Le Nénuphar*

**Tome I** — A travers les vents. Metropolitan Museum. Poésies nouvelles. Vers inédits. 340 p.  
**\$3.50** (par la poste **\$3.65**)

**Tome II** — Suite Marine. 282p.  
**\$3.00** (par la poste **\$3.15**)

En vente dans toutes les librairies et à

**FIDES** 25 est, St-Jacques, MONTREAL  
135, ave Provencher,  
SAINT-BONIFACE, Man.

vedettes brillantes ou coques démembrées, toutes sortes de personnages aussi, les uns prétentieux, d'autres véreux, quelques-uns sympathiques. La dernière aventure, c'est la tempête en mer, contre laquelle Hans se défend tout seul et dont le sauve « la lumière d'un phare à éclipses » (c'est le mot final).

L'intérêt passionnant de ce récit fantastique tient à l'activité constante d'une volonté butée. Le charpentier Hans prend, à 19 ans, figure de héros: héros pour avoir quitté les siens « pour de bon » et s'être forgé à lui-même sa carrière, héros pour avoir suivi « jusqu'au bout » le rêve de son bateau et le sien propre, en somme leur rêve à tous deux.

L'intérêt s'accroîtrait encore si deux obstacles n'arrêtaient sans cesse le lecteur: l'abondance des termes techniques, compréhensibles aux seuls marins; les sous-entendus continuels des dialogues, qu'un profane s'évertuerait en vain à pénétrer. Au lieu d'une liste des bateaux mentionnés, la dernière page aurait dû contenir un dictionnaire abrégé des termes de marine.

C'est en partie pour avoir comporté des lexiques de ce genre que la réédition chez nous de *Menaud maître-draveur* (Mgr Savard) et du *Survenant* (Mme Guèvremont) a connu une si large diffusion.

Emile CHARTIER, p.d.

## Biographie (92)

CORTE (Marcel et Marie de)

*DEVIENS CE QUE TU ES.* Léon, notre fils 1937-1955. Paris, Editions Universitaires. 127p. pl. (h.t.) 18.5cm.

Pour tous

Courte existence mais vie remplie que celle de ce jeune homme décédé à l'âge de 18 ans. Comme le dit Gustave Thibon: « Parler de mort n'a d'ailleurs ici aucun sens: le mot qui convient est celui d'accomplissement ou de retour ».

Frappé par la maladie — la terrible poliomyélite — en août 1947, Léon vivra jusqu'en octobre 1955 et, sans répit, il consacra toutes ses énergies à acquérir l'instruction et la formation requises en vue de la réalisation de son idéal: devenir prêtre. Cependant la mort était là qui le guettait, mais il agissait comme s'il n'était préoccupé que du moment présent. Son âme sensible vibrat à tout mais, au-dessus des sciences et des arts, il reconnaissait la grandeur de la vie surnaturelle, ce qui l'éleva à des hauteurs que bien des gens ne soupçonnent pas.

Puissent ces pages reconforter ceux que la maladie mine lentement et inspirer à tous la soif du repos dans l'éternelle béatitude.

Roland GERMAIN

## Faits et commentaires

### En marge du lancement de "L'Apprentissage"<sup>(1)</sup>

*Nous reproduisons ici le texte de l'allocution que prononçait le R.P. Paul-A. Martin, c.s.c., lors du lancement de l'Apprentissage. Ce texte donne une idée très juste de l'importance de l'ouvrage.*

L'ouvrage au lancement duquel vous assistez aujourd'hui: *L'APPRENTISSAGE. Principes et réalisations dans le Québec*, a été édité par Fides. C'est pourquoi, à titre de directeur général de cette maison, je suis heureux de vous le présenter.

Cet ouvrage, nous en sommes convaincus, ne sera pas de vente facile; aussi ce ne sont pas des motifs commerciaux qui nous ont incités à le prendre à notre compte, mais bien l'esprit et les principes qui l'animent. Cet esprit, c'est celui d'une foi vécue, universelle, conquérante, pour laquelle il n'y a pas de cloisons entre les différentes activités de

nos existences; pour laquelle le secret de toutes les réussites pour des croyants, même pédagogiques et sociales, est l'insertion dans la vie même de l'Eglise et la fidélité à ses enseignements. Ces principes sont, entre autres, ceux de la conception chrétienne du travail manuel, de la formation intégrale de l'apprenti, du rôle de la profession, et surtout ceux d'une pédagogie réaliste qui opère « la synthèse d'une éducation fonctionnelle et d'une éducation personnaliste », pour employer une expression de Suzanne-Marie Durand. Cette éducation est fonctionnelle parce qu'elle est centrée sur le métier, dans le respect de la vocation propre à l'homme de métier; cette

éducation, elle est personnaliste, parce que la fonction est envisagée ici comme intrinsèque à la personne du travailleur, c'est-à-dire comme jaillissant des qualités propres de son intelligence en quête d'une culture dans l'exercice même de la profession. Une telle leçon nous semble des plus opportunes à notre époque où trop souvent, dans l'engouement généralisé pour une culture abstraite et désincarnée, on oublie la nature et la situation concrète de l'intelligence humaine et la variété de ses qualités et de ses besoins.

C'est dans cet esprit et dans le souci de tels principes que les auteurs font en quelque sorte le bilan de l'apprentissage dans la province de Québec tel que promu par la Loi de l'Aide à l'Apprentissage de 1945. Les institutions, les faits et les chiffres qu'ils nous présentent prennent ainsi un relief qui nous permet d'entrevoir toute la portée et les possibilités de l'entreprise d'éducation professionnelle que représentent aujourd'hui les Centres d'Apprentissage.

Messieurs Bertrand et Caron sont sans doute connus par la plupart d'entre vous.

Pour le premier, je ne m'étonne guère qu'un tel sujet ait éveillé son intérêt et même son enthousiasme; s'il s'est surtout adonné à la critique littéraire et scientifique, il s'est toujours particulièrement intéressé aux questions culturelles et sociales; d'autre part, il a exercé des emplois variés qui lui ont permis de réfléchir sur le travail manuel comme sur le labeur intellectuel, de saisir la grandeur de chacun et leur complémentarité dans une société bien ordonnée, prospère et paisible. C'est le premier ouvrage que M. Bertrand publie; mais il compte de nombreux articles à son actif, articles parus dans divers péri-

diques et notamment dans *Lectures* dont il fut le premier rédacteur.

Quant à M. Edmond Caron, expert comptable et homme d'affaires, il lui échut, au cours de sa laborieuse existence, des fonctions importantes comme celles de l'enquête à l'Université de Montréal en 1946, d'expert comptable à la Commission Tremblay par laquelle il fut de plus chargé de recherches importantes dans le domaine de l'enseignement secondaire et universitaire, et comme celle qu'il exerce présentement au Commissariat de l'Autoroute des Laurentides. M.

Caron s'est toujours intéressé aux problèmes de l'enseignement. C'est ainsi que nous avons pu lire, dans le bulletin de la Fédération des Collèges classiques, le texte de la magnifique causerie qu'il a prononcée l'année dernière, lors de la collation des grades au collège Jean-de-Brébeuf. Nous ne nous étonnons donc pas qu'il ait apporté à l'ouvrage que nous vous présentons aujourd'hui, le fruit de

sa méditation continue des problèmes d'éducation. Ce n'est d'ailleurs pas, croyons-nous, son dernier mot sur ces problèmes.

Je me plais enfin à souligner que *L'APPRENTISSAGE. Principes et réalisations dans le Québec* paraît dans la collection « Bibliothèque économique et sociale ». C'est une collection dans laquelle sont parus, entre autres, des ouvrages de Léon Gérin, d'Esdras Minville, de François-Albert Angers, de Marcel Clément. Nos deux auteurs sont donc en bonne compagnie et nous pouvons augurer pour leur ouvrage un rayonnement fécond. C'est le souhait sincère que nous formulons pour le progrès de l'apprentissage et le bonheur des jeunes travailleurs.

Paul-A. MARTIN, c.s.c.



Photo prise lors du lancement de *L'Apprentissage*. — De gauche à droite: le R.P. Paul-A. Martin, c.s.c., MM. E. Caron et T. Bertrand.

## La représentation de "Huis-clos" de J.-P. Sartre

Il se joue actuellement, dans un théâtre de la Métropole, une pièce de Jean-Paul Sartre, intitulée *Huit-clos*. Parue en 1944, cette pièce s'inscrit en faux contre la charité évangélique et proclame que « l'enfer, c'est les autres ».

Un communiqué, paru dans *Le Devoir*,<sup>1</sup> en date du 20 mars, recommandait aux Montréalais de profiter d'« une chance unique de voir une pièce qui, pour des raisons évidentes, ne sera jamais montrée à la T.V. ni au cinéma ».

Or, comme l'on sait que l'Église a mis à l'Index l'œuvre entière de Sartre, on pouvait s'attendre à ce que la présentation d'un tel spectacle soulève d'indignation la conscience des catholiques éclairés.

Le communiqué paru dans *Le Devoir* a sans doute donné lieu à des protestations puisque le même quotidien se croyait obligé, le 21 mars dernier, de faire une mise au point. Selon l'avis d'un théologien, affirmait-il, « l'Index ne frappe ni les spectateurs qui assistent à la pièce, ni les acteurs au moment où ils jouent. Seule la lecture du texte est spécifiquement à l'Index ».

Étant donné qu'une telle mise au point ne peut que semer la confusion dans l'esprit de bon nombre de gens, nous publions ici la lettre, très pertinente, qu'adressait au *Devoir* le R.P. Louis Taché, c.s.sp.:

On joue en ville la pièce « HUIS-CLOS » de Sartre. Vendredi dernier, pour répondre aux inquiétudes de certains de vos lecteurs, vous avez dit qu'un théologien consulté était d'avis que la loi de l'Index qui frappe nommément les ouvrages de Sartre ne visait ni les acteurs ni les auditeurs, mais les lecteurs. Permettez-moi quelques remarques:

1. — Un de nos comédiens dirait que Tartuffe « s'est greyé comme ann' manière de canonisse », mais je crois plutôt qu'on a tronqué la consultation. Une *opinion soutenable* en stricte rigueur juridique peut avoir prudemment une tout autre portée. C'est du reste une opinion qui s'attache à la lettre de la loi; il y a en d'autres qui atteignent davantage à l'esprit de la loi et qui considèrent qu'un texte incarné dans un bon acteur est autrement suggestif.

D'ailleurs, puisqu'on pèse les mots avec une balance de laboratoire, qui croira que le Rideau Vert n'a pas de comité de lecture? Qui croira que les acteurs, pour entrer dans leur rôle, n'ont pas dû faire une lecture du texte, la plus attentive et la plus réfléchie qui soit? Qui croira que les auditeurs n'ont pas lu ou ne liront pas le texte? Et le canon 1938 du Code de Droit canonique atteint, entre autres choses, la lecture du texte prohibé.

2. — De plus le théologien, ou plutôt le journal, a sans doute oublié le c. 1405, paragraphe 1er, qui dit: « Du fait de la permission obtenue » (de lire les ouvrages prohibés), « personne n'est soustrait à la prohibition de droit naturel de lire » (ou d'entendre) « des livres qui représentent pour lui un danger spirituel prochain ». Et l'on peut penser, sans exagération, que l'inclusion au catalogue de l'Index implique le danger de lire Sartre. Avec les terribles expériences récentes de notre milieu, qui dira que Sartre n'est pas un nihiliste moral, que — mis à part les philosophes de métier — sa pensée n'est pas un poison de l'esprit et du cœur?

3. — Et je pose, pour terminer, une question. Est-ce être un adorateur du Père en esprit et en vérité, un chrétien uni au Christ par la grâce de l'Esprit-Saint que de monter un tel spectacle, de l'encourager par sa présence? Je crois que les chrétiens de la messe du dimanche peuvent s'interroger intérieurement sur leur religion; je crois qu'il est temps que des chrétiens sincères et éclairés se révoltent contre les paradoxes tendancieux qu'on veut leur faire avaler au Rideau Vert, à Radio-Canada et ailleurs, comme la seule pensée up-to-date et libre. Et je dirai pour finir: « Si vous aimez sincèrement le Christ qui, par sa mort, a donné un sens à la vie, un sens que le malheureux Sartre n'a pu trouver, n'allez pas à ce spectacle ».

Louis TACHE, c.s.sp.

P.S. — Il nous fait plaisir de mentionner que, dans sa livraison du 28 mars, la direction du *Devoir* publiait la mise au point suivante:

« Durant l'absence du préposé à la page des spectacles, nous avons publié, en évidence, un communiqué annonçant la première de *Huis-clos* de J.-P. Sartre. Même si, d'après une consultation théologique, l'Index ne frappe pas les spectateurs d'une pièce de théâtre condamnée, il n'en reste pas moins que la prudence chrétienne conseille de ne pas favoriser par sa présence la représentation d'une œuvre dont la lecture tombe sous le coup de l'Index. »

1. Le même communiqué est paru dans *La Presse*, en date du 18 mars.

## « Notre Grande Aventure »

(Suite de la page 210)

les explorateurs français dans de si vastes régions du continent ont excité une admiration générale. Le chanoine Lionel Groulx a voulu juxtaposer leurs découvertes l'une à l'autre pour les proposer à notre estime et pour en assurer le souvenir. Quelques uns des voyages sont presque incroyables en notre époque de mollesse; ceux de d'Iberville, par exemple, jusqu'à la baie d'Hudson, ceux de la Verendrye, entrent dans cette catégorie. On dirait qu'alors l'homme s'est surpassé lui-même pour accomplir d'extraordinaires exploits. Ce livre sera particulièrement utile en une époque où l'on s'attache plutôt à décrier qu'à admirer, à disputer à chacun ses titres de gloire et à faire de mauvaises chicanes à tout homme qui a laissé un nom. Non pas que le chanoine Lionel Groulx surfasse

la réputation des explorateurs dont il évoque les longues marches à travers le continent. Il demeure toujours l'historien prudent qui ne porte un jugement qu'après étude attentive.

D'autre part, le style de l'auteur est plein de densité, de fermeté. Se perfectionnant, s'améliorant avec les années, il a élagué l'inutile, atteint la justesse de l'expression, il trouve le mot expressif et fort. La phrase est d'une belle netteté et le récit a toujours de l'allure.

Léo-Paul DESROSIERS

(1) GROULX (Lionel), ptre

NOTRE GRANDE AVENTURE. *L'Empire français en Amérique du Nord (1535-1760)*. Montréal. Fides [c1958]. 299p. pl. (h.-t.) cartes, 24cm. (Coll. *Fleur de Lys* — études historiques canadiennes). Relié \$4.50 (frais de port en plus)

Pour tous

# Françoise Sagan

Françoise Quoirez semble avoir emprunté son nom d'écrivain à cette princesse de Sagan qui fréquentait chez les Guermantes. [...] Elle est née le 21 juin 1935, à Carjac, où se trouve une propriété de famille à mi-chemin entre Cahors et Figeac. Elle a un frère et une soeur, mariés l'un et l'autre. Elle est très attachée à son frère et surtout à son père, qui l'a beaucoup gâtée dans son enfance [...]

L'école lui fut, dès l'abord, insupportable. Au cours de la Tour-Pitrat, à Lyon, elle rêvait surtout à Poulou, le joli poney, cadeau de son père. A dix ans, elle est interne au Couvent du Sacré-Cœur, à Grenoble; le bulletin de fin d'année porte: « Pas mauvaise élève. Absente ». Après la Libération, la famille regagne l'appartement du boulevard Malesherbes; Françoise fréquente l'externat de Louise-de-Bettignies. En quatrième, Mme Quoirez met sa fille au Couvent des Oiseaux, rue de Ponthieu; trois mois après, elle est renvoyée pour « manque de spiritualité ». Après quelques mois passés à Villars-de-Lans, en 1949, retour à Paris; c'est le temps des lectures: Proust, Stendhal, Benjamin-Constant; et le temps des vagabondages à travers la capitale [...]. La préparation du bachot se fera au Cours Hattener-Prignet, dont le régime libéral permet de « sécher » facilement les classes, pour partir à la découverte de Montmartre, fréquenter les piscines et les expositions de peintures, écouter des disques et lire des romans.

## Le succès

En juin 1953, échec en propédeutique. Dans le Paris désert du mois d'août, délaissant la villa d'Hossegor, Françoise Quoirez, qui n'est pas encore Françoise Sagan, s'enferme dans l'appartement de ses parents et se met à écrire [...] Le manuscrit est déposé chez Julliard. Alerté par un de ses conseillers littéraires, l'éditeur pressent « la bombe », le gros succès [...] Ce fut le commencement d'un prodigieux déferlement de millions, parce que *Bonjour, tristesse* allait se vendre par centaines de milliers d'exemplaires.

Ce succès, que vint encore accentuer le Prix des Critiques, a déconcerté, voire scandalisé. Même Mauriac [...] s'étonnait, dans un éditorial du *Figaro*, de voir « le Prix des Critiques décerné à un charmant petit monstre de 18 ans ». Certes, la jeune fille qui venait d'écrire ce « petit chef-d'œuvre de cynisme et

de cruauté », se défendait d'avoir vécu elle-même les épisodes de son roman [...] Admettons qu'entre Cécile et Françoise Sagan il n'y ait d'autre parenté que d'avoir le même âge; il n'empêche que les professionnels de la lecture sont restés ébahis, eux que rien ne scandalise plus: « Une telle indifférence au bien et au mal dans un âge si tendre fait un peu froid dans le dos » (Emile Henriot); « Par quel miracle voit-elle si juste en ces étranges matières? Comment dose-t-elle si sûrement les poisons? » (Robert Kemp).

Dans ce succès, le battage et la publicité ont eu leur part. Echos, reportages, photos: on ne fait pas pire pour une vedette de cinéma ou un champion de boxe. Ces méthodes sont odieuses dans le domaine de l'esprit; qu'elles réussissent est affligeant. Elles ne peuvent cependant à elles seules expliquer l'énormité du succès. Le talent y suffit encore moins, même si l'on consent à écouter les admirateurs forcenés qui comparent F. Sagan à Laclos, à Charlotte Brontë, à Radiguet, voire à Pascal! Interrogée par *L'Express*, F. Sagan a répondu bonnement: « J'ai de la chance ». [...] Evidemment, ce mot n'explique rien, du moins n'est-il pas prétentieux. Mettons que la chance ait surgi, comme une saveur enivrante dans le cocktail fait de talent, de scandale élégant, de publicité déchaînée et aussi de cette badauderie moderne qui pousse les gens à lire, simplement parce que d'autres gens ont lu et l'ont clamé.

La chance est infidèle, c'est sa nature. Ces temps derniers, avec *Le Rendez-vous manqué*, elle fait franchement la grimace. Sans doute, F. Sagan n'en est pas surprise, puisque, dès après *Bonjour, tristesse*, elle disait: « Quand mon second livre paraîtra, les critiques m'abattront comme un perdreau ». Le second livre, ce fut *Un certain sourire*, paru du début de 1956. Il ne réussit pas à départager admirateurs et détracteurs, car il reprenait les thèmes tristes du premier roman, dans la même langue dépouillée, coupante, froide, en accentuant seulement le poids de la désolation née de la solitude et de l'ennui.

La vraie bataille a commencé avec *Dans un mois, dans un an*, paru au deuxième trimestre 1957. Entre les critiques le ton devint celui de la polémique. Mauriac, Malraux, Maurois demeurent des alliés de taille! Mais Emile Henriot se fait plus prudent; Robert Kemp reste parmi les défenseurs de cette

tendre jeune fille qui a de si féroces adversaires; il énonce pourtant des regrets, il souligne de nécessaires rectifications. André Rousseaux est terrible; Lucien Guissard ne l'est pas moins. Ce n'est pas seulement au nom de la morale que les réserves s'élèvent, mais au nom même de l'art devant « une pauvreté foncière, un effort pour suppléer à une source tarie » (A. Rousseaux).

### La tristesse de Françoise Sagan

Deux jugements divergents se sont fait jour, quand il s'est agi de porter une appréciation sur la « valeur morale » de l'œuvre romanesque de F. Sagan.

Les uns, considérant seulement les personnages obsédés d'érotisme, l'étalage de l'impudeur, la dureté cynique de l'égoïsme, l'absence de référence métaphysique, voient dans cette œuvre un danger pour la jeunesse et un déshonneur pour la jeune fille française aux yeux de l'étranger.

Les autres retiennent plutôt l'échec et la tristesse des vies conduites par ces misérables chemins [...]

Evidemment, il faut tenir compte des deux aspects. Evidemment aussi, parmi les centaines de milliers de lecteurs, un très grand nombre (pour n'être pas naïfs, disons: l'immense majorité) s'intéresse certainement au premier aspect et néglige le second. Comment expliquer autrement que F. Sagan soit plus lue que les génies indiscutables, plus lue que Platon, Shakespeare ou Pascal? La trop grande popularité ne vient jamais de l'esprit, car l'esprit ne flatte pas la masse [...] Sans insister davantage sur des indignations ressassées, je m'attache plutôt à étudier la tristesse de F. Sagan, qui me paraît être l'âme inquiétante et pitoyable de son œuvre.

Il peut paraître étrange de parler de la tristesse de F. Sagan, quand on regarde sa joyeuse vie: les millions par monceaux, la danse, la musique, les plages, la gloire et maintenant le mariage! Cependant, comment ne pas être alerté par certaines réflexions, lors d'une interview donnée à André Bourin, le 17 octobre 1957: « L'angoisse qui pèse sur mon livre est celle de tout être humain. On naît, on meurt. C'est effrayant, non? » [...]

Cette tristesse, cette angoisse va en s'exagérant, à mesure que les œuvres se suivent: *Le Rendez-vous manqué* se conclut par un suicide. Elle touchait déjà au paroxysme avec *Dans un mois, dans un an*. Arrêtons-nous quelque peu à le constater.

Bernard, en résumant l'impression que lui fait sa propre vie, pose excellemment la question fondamentale qui tenaille ces garçons et ces filles, malgré la diversion du tabac, de l'alcool, des courses en voitures: « Il aimait

bien Fanny. Il les aimait bien tous. Il n'aimait personne. Josée l'agaçait. Il la lui fallait. C'était tout. De quoi se tuer. »

### Angoisse sans réponse...

A cette question, à cette angoisse, nulle réponse. *Les facilités de l'argent?* Non. Josée, qui est jeune et riche, qui a un amant et peut en changer autant qu'il lui plaira, se trouve dans la même nuit que Bernard [...] — *La jeunesse?* Pas davantage, car elle est obsédée par l'effroi de vieillir; pour ces jeunes, le temps n'est pas approfondissement et enracinement, mais pur changement et destruction; ils ne pensent qu'aux rides sur la peau, jamais à l'âme; à chaque rencontre de ces stigmates, ils sont pris d'une terreur panique, comme Edouard dans le lit de Fanny [...] — *L'amour?* Moins que tout le reste. Quand il est vrai, il conduit régulièrement au « gâchis », puisqu'il n'est jamais réciproque dans le roman de Sagan; on le dirait destiné à prolonger « ce premier hurlement, à la naissance », hors duquel tout n'est que « fuites, sursauts, comédies ».

Il faudrait arriver à se contenter de l'instant, accepter le provisoire des amours changeantes, se dire comme Jacques, brutalement: « Il se souciait peu de ce qu'elle était et de ce qu'elle pensait de lui. En cet instant précis, elle était à lui ». Mais qui donc, s'il aime, peut résister à la tentation d'espérer que sa solitude est vaincue pour toujours [...]

L'amour ne vient au secours de la détresse que s'il est, pour un moment, figé dans l'illusion, comme celui de Bernard, quand Josée vient le retrouver à Poitiers et qu'il s'imagine que c'est par amour; elle regarde froidement cette joie chimérique et renonce à le détromper: « La seule vérité pour lui, c'est cette erreur qu'il commet, que je lui laisse commettre. Un vrai bonheur, une fausse histoire d'amour. » Un tel amour, un tel bonheur, est condamné à mort, fatalement; en rentrant dans la vérité, en retrouvant la solitude, on aura beau crâner, une mortelle tristesse planera sur la séparation [...]

Les années passent, la solitude renaît sans cesse, après la mort des vains espoirs: « Un jour je ne vous aimerai sans doute plus. Et nous serons à nouveau seuls, et ce sera pareil. Et il y aura une autre année de passée ». Détresse poignante, qui pose une question si lourde qu'il vaut mieux en détourner les yeux. « Josée, dit-il, ce n'est pas possible. Qu'avons-nous fait tous... Que s'est-il passé? Qu'est-ce que tout cela veut dire? » — « Il ne faut pas commencer à penser de cette manière, dit-elle tendrement, c'est à devenir fou. » Ce sont les derniers mots du roman. Mais supprimet-on les problèmes en refusant de les regarder?

Partout, la même désolation

Il serait facile de trouver la même désolation dans *Un certain sourire*. Bien sûr, Dominique se dit: « *Vivre, au fond, c'est s'arranger pour être le plus content possible.* » Mais « *ce n'est pas déjà si facile* », en raison de la résistance de ce « moi-même éternel » qui fait des façons pour se laisser supplanter par le goût de l'instant. Il faut se répéter très fort, pour mieux s'en convaincre: « *Je suis indifférent à tout, je ne suis rien, rien, parfaitement rien* ». Comment parvenir à cette sérénité du néant? il faudrait d'abord réussir à oublier qu'on va prendre son mari à Françoise qu'on aime bien, qu'on va peiner Bertrand, l'amant d'hier « *dont la souffrance n'est négligeable* »; il faudrait arriver « *à faire de tout cela une belle équation sèche, cynique à souhait* »; il faudrait « *accepter toutes ces tristesses, ces conflits, ces plaisirs à venir, accepter tout d'avance avec dérision* », se contenter d'être « *remarquablement bien dans sa peau* » [...] Mais le « moi-même éternel » ne veut pas se taire; pour l'oublier, il reste les cigarettes, les disques, le whisky, les veillées jusqu'au petit jour, suivies d'un sommeil brutal qui tue l'intolérable question: « *Qu'as-tu fait de ta vie, qu'as-tu envie d'en faire?* »

Bonjour, tristesse m'avait paru, à sa publication, une sorte de perfection dans le cynisme lucide et la cruauté impavide, une espèce de sérénité dans l'amoralisme et de candeur dans le crime, une apologie de l'égoïsme élégant, une tranquillité dans le mal telle qu'il ne s'en était peut-être jamais rencontré. [...] Les deux romans suivants [ont] montré combien cette sérénité est vulnérable, combien facilement cette élégance glisse à l'inélégance du rire bruyant pour voiler l'émoi, oublier les remords, chasser les questions qui rendraient fou.

Les grandes inquiétudes sur la solitude, l'ennui, le vieillissement, sur la signification de la vie et de la mort, sont donc partout présentes, bien que fiévreusement refusées. Triompheront-elles du « divertissement », réussiront-elles à s'imposer et à provoquer une réponse? Certainement pas, tant que F. Sagan gardera l'attitude d'âme qu'elle a décrite à André Bourin: « *Je cherche, mais sans aucun espoir de trouver. Peut-être même sans aucune envie.* »

Françoise Sagan et son temps

[...] L'âge de F. Sagan suggère spontanément d'en faire le représentant de la jeunesse actuelle dans ce qu'elle a de typique. Mais, si on s'avise de vouloir lui faire cet hommage, elle proteste véhémentement: « *Ça, je trouve ça complètement délirant. Je ne suis le portedrapeau de personne. Ça ne m'intéresse pas. Je veux dire: je trouve ça inutile. J'ai 22 ans, c'est un fait, mais je ne veux pas représenter*

la jeune fille de maintenant. » Tant mieux! Qui donc consentirait à ramener la jeunesse actuelle au petit monde du whisky, des bains de soleil, des courses en voitures? Même les admirateurs de F. Sagan trouvent qu'il est grand temps de regarder au delà de « *sa petite bande* » (Malraux), grand temps « *d'élargir sa vision et d'écarter tous ces gamins à whisky et à Jaguar, ce petit monde Flore et Coupole qui est comme un défaut, un crapaud, dans le diamant de notre vraie jeunesse* » (Kemp). Oui à côté de cette jeunesse qui « *travaille* », traîne son ennui dans les cafés et se couche à l'heure où les autres se lèvent pour travailler, il y a celle qui peine pour se faire une place et fonder un foyer, la seule qui compte finalement.

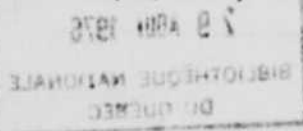
\* \* \*

Les grandes préoccupations de l'époque n'ont pas d'écho dans les romans de F. Sagan. La déconcertante inégalité des conditions, les grondements « de la colère des pauvres », les conflits de civilisations, la misère, la crasse, la maladie: on dirait que ces problèmes n'existent pas. C'est pourquoi les gens qui ont les yeux ouverts sur la marche du monde et les déchainements possibles de catastrophes, seraient assez portés à accuser F. Sagan de superficialité ou, en tout cas, d'un individualisme sentimental, désormais périmé comme ces époques révolues où l'on avait loisir de dorloter les émois de son cœur. Certes, il ne faut pas oublier l'excuse de son âge et sa volonté de parler seulement de ce qu'elle connaît; mais là encore, il est urgent d'élargir la vision. Quand on a des millions de lecteurs, on ne peut faire comme si la misère n'existait pas. Payer les additions des amis dans les cabarets, avoir le chèque facile pour les détresses qui se présentent, ce n'est pas assez. Avoir des opinions de gauche, en dépit de la pluie d'argent, par réflexe d'horreur devant la violence et l'hypocrisie, c'est élégant peut-être, mais trop inefficace pour un écrivain tellement lu.

[...] Dans l'interview à André Bourin, je relève ce passage: « *Mesurez-vous l'influence que vous exercez? — Cette influence m'effraie. Je la mesure aux lettres que je reçois. — Croyez-vous à la responsabilité de l'écrivain? — Responsabilité de quoi? Il faudrait savoir. Néanmoins, j'admets que la littérature peut être un mal, mais elle est un mal nécessaire. Et c'est en cela que je l'aime... Ce qu'il faut avant tout, c'est d'essayer d'éviter de faire des dégâts autour de soi* ». Que manque-t-il, grands dieux, pour faire des dégâts?

H. GUILLET

Cet article a été publié dans LIVRES ET LECTURES (P.F.) livraison de mars 1958, p. 117-121. Faute d'espace, nous avons retranché de courts passages.



Vient de paraître

Collection *Fleur de Lys*



# *Notre Grande Aventure*

L'empire français en Amérique du Nord  
(1535-1760)

par

**M. le Chanoine Lionel Groulx**

L'empire français d'Amérique est un des faits majeurs de l'histoire coloniale dans le Nouveau Monde. C'est également un fait merveilleux de par les dimensions de l'entreprise, l'infime poignée d'hommes qui l'ont accomplie et le type humain qui s'y est forgé.

C'est ce fait que M. le chanoine Lionel Groulx nous présente dans **Notre Grande Aventure**. Il y étudie les causes d'ordre géographique, politique, militaire, économique, voire social qui ont déterminé les Français de l'ancien régime à bâtir cet immense empire.

Tout au long de ces pages, on assiste au défilé de cette magnifique espèce d'hommes — politiques, missionnaires, explorateurs, voyageurs, coureurs des bois — qui ont rendu possible la grande entreprise. Chaque chapitre est suivi d'un texte emprunté aux divers bâtisseurs de l'empire: Cartier, Champlain, Talon, Jolliet, La Verendrye et tant d'autres, ce qui ajoute encore à l'intérêt de l'ouvrage.

C'est la première fois qu'un historien consacre une étude spéciale et de pareille dimension à ce fait historique. M. le chanoine Lionel Groulx a voulu faire de l'histoire objective, éditée sur documents d'archives. Son ouvrage sera fort apprécié des historiens et des connaisseurs.

"... Tout Canadien instruit aura cependant grand plaisir et profit à le lire. L'auteur ne tombe pas dans la controverse ou la polémique. C'est un chercheur qui offre ce qu'il a exhumé du passé." (Marcel Valois, La Presse)

299 pages. Relié. 6 hors-texte. Cartes. Index

Couvre-livre illustré, en couleurs.

**\$4.50** (par la poste **\$4.70**)

**MONTREAL**

25 est, rue Saint-Jacques  
PL. 8335\*



**SAINT-BONIFACE, Man.**

135 ave Prévost  
CH. 7-1735

29 AOÛT 1976

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
DU QUÉBEC